

Dialogue entre philosophie et sciences : traduction du vivant pour une transformation de l'humanité

Un échange entre le philosophe Souleymane Bachir Diagne¹ et la scientifique Catherine Bastien², animé par Sabine Duvaleix³

Le 26 juin 2023, le premier atelier participatif bas carbone pour construire la stratégie de décarbonation d'INRAE a ouvert la suite de ses réflexions par un dialogue entre le philosophe Souleymane Bachir Diagne et la scientifique et généticienne Catherine Bastien. Ce dialogue a mis en lumière les enjeux de traduction du vivant pour une transformation de l'humanité. Dans son livre *De langue à langue. L'hospitalité de la traduction*, Souleymane Bachir Diagne « présente une réflexion sur la traduction et sur sa capacité, son pouvoir de créer une relation d'équivalence, de réciprocité entre les identités, de les faire comparaître, c'est-à-dire paraître ensemble sur un pied d'égalité, en faisant que de langue à langue on se parle et on se comprend. » Selon Armelle Carnet, directrice de la Direction responsabilité sociétale et environnementale d'INRAE, ce livre marque l'importance du respect et de l'éthique entre les hommes et les femmes, les cultures pour faire humanité ensemble. Ce dialogue s'articule autour de quatre thèmes. Le premier concerne le temps dans le processus de transformation vers un futur souhaitable. Le second thème évoque le scientifique, comme traducteur/intercesseur à destination de l'humanité et du vivant. Le troisième revient sur le concept philosophique Ubuntu, qui consiste à faire humanité ensemble. Le dialogue se conclut sur la culture humaniste transversale : penser la totalité et redonner du pouvoir d'agir.

Cet article réunit des extraits de la conférence que vous pouvez écouter intégralement en suivant ce lien : <https://mediatheque.inrae.fr/INRAE/embed/public/537133141>.

¹ Souleymane Bachir Diagne est professeur de philosophie et de français à l'université Columbia à New York. Sa philosophie est riche de trois cultures : la culture sénégalaise où il est né et où il a travaillé une partie de sa carrière, la France où il a réalisé notamment ses études à l'École normale supérieure d'ULM et à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, et aux États-Unis où il vit et enseigne la philosophie. Ses travaux ont porté notamment sur les mathématiques, l'histoire des sciences, l'islam et l'Afrique.

² Catherine Bastien est directrice de recherche spécialisée en génétique des arbres forestiers. Depuis 2018, elle est investie dans sa mission de chef de département scientifique, écologie et biodiversité (Écodiv) à INRAE.

³ Sabine Duvaleix est maître de conférences, économiste à l'Institut Agro Rennes-Angers.

Dialogue between Philosophy and Science: translating life for the transformation of humanity

In Conversation: Philosopher Souleymane Bachir Diagne¹ and Scientist Catherine Bastien², hosted by Sabine Duvaleix³

On June 26, 2023, the first low-carbon participatory workshop to develop INRAE's decarbonization strategy continued its reflections with a dialogue between philosopher Souleymane Bachir Diagne and scientist and geneticist Catherine Bastien. This conversation shed light on the challenges of translating life in order to transform humanity.

In his book *De langue à langue. L'hospitalité de la traduction*, Souleymane Bachir Diagne "offers a reflection on translation and on its capacity—its power—to create a relationship of equivalence and reciprocity between identities, to bring them together so they may appear alongside one another as equals, enabling us to speak to one another and understand each other from language to language." According to Armelle Carnet, Director of INRAE's Social and Environmental Responsibility Division, this book highlights the importance of respect and ethics between men and women, and among cultures, to foster a shared humanity.

The dialogue revolves around four themes. The first addresses time within the process of transformation towards a desirable future. The second considers the scientist as a translator or intermediary for humanity and all living beings. The third revisits the philosophical concept of Ubuntu, which emphasizes creating humanity together. The final theme focuses on a transversal humanist culture: thinking in terms of totality and restoring the capacity to act.

This article brings together excerpts from the conference, which can be listened to in full via the following link: <https://mediatheque.inrae.fr/INRAE/embed/public/537133141>.

¹ Souleymane Bachir Diagne is a professor of philosophy and French at Columbia University in New York. His philosophy is enriched by three cultures: Senegalese culture, where he was born and worked for part of his career; French culture, where he pursued his studies at the École Normale Supérieure (ULM) and at the University of Paris 1 Panthéon-Sorbonne; and American culture, where he now lives and teaches philosophy. His work has focused in particular on mathematics, the history of science, Islam, and Africa.

² Catherine Bastien is a research director specializing in forest tree genetics. Since 2018, she has been serving as head of the scientific department for Ecology and Biodiversity (Écodiv) at INRAE.

³ Sabine Duvaleix is a senior lecturer and economist at Institut Agro Rennes-Angers.

Sabine Duvaleix : Le dialogue commence avec le thème du temps, du temps dans le processus de transformation vers un futur souhaitable. Dans l'émission « À voix nue » sur France Culture en 2002, Michel Serres discute du temps qu'il décompose en trois catégories. Le premier, le temps d'une horloge qui est la répétition du temps des planètes autour du soleil, est circulaire. Pour reprendre son image, il était 17 h hier, 17 h le mois dernier, 17 h il y a 1 000 ans. Ensuite, le deuxième type de temps est celui de l'usure du corps, de la mort qui va toujours dans un sens et qui ne fait que décroître. Enfin, le troisième, celui sur lequel j'aimerais vous questionner tous les deux, pour reprendre les mots de Michel Serres, c'est « le temps irrépressible de l'évolution à la mode de Darwin ». Un temps progressif. Pour lui, « le temps percole. [...] Le temps est compliqué, l'histoire n'est pas linéaire, elle n'est pas progressive ou régressive, elle est mélangée, avec des moments d'accélération, des moments d'arrêt ». Catherine Bastien, que signifie pour vous le temps ? Le temps peut-il être perçu comme un équilibre stable ? Quelles sont les réponses du vivant à un environnement changeant ?

Catherine Bastien : Le temps de l'horloge est un temps partagé, suivant une échelle de mesure qui nous est commune. En science, nous pouvons partager parce qu'on a une métrique commune. Le deuxième temps est à la base du vivant et de la complexité du fonctionnement des êtres qui constituent des écosystèmes, mais qui ont chacun son horloge, son rythme de développement, sa modalité de réponse à des changements environnementaux. Je crois que dans cette vision de transition qui veut nous amener à bouger, on est tous percutés par la dynamique qui est en cours, qui peut être surprenante, qui est non prévisible. Pour un scientifique qui prépare bien les choses, il pose ses hypothèses, construit son expérience. Je pense que la rapidité des événements et des enjeux actuels sont compliqués. J'entends des collectifs de recherche avec lesquels je travaille dire que la relation au temps devient compliquée : « on n'a plus assez de temps ». Il faut l'entendre, parce qu'on ne peut pas n'en faire que le constat, le vivre. Je suis sensible à cette vision de temps. S'il y avait quelque chose qu'on pourrait travailler tous ensemble, je pense que le temps serait au cœur du sujet.

Sabine Duvaleix : Pour reprendre vos mots, professeur Souleymane Bachir Diagne, « le principe vital habite toute chose. L'idée qu'il n'y a rien à faire est la plus dangereuse. La décision doit être dictée par le futur. » Pouvez-vous nous éclairer sur ce principe vital ?

Souleymane Bachir Diagne : Il semble presque impossible de penser le temps autrement qu'en le spatialisant. Le temps est toujours pensé comme la distance qui sépare un événement

d'un autre événement. Celui qui a véritablement pensé le rapport vital que nous avons au temps, c'est Henri Bergson. Et d'une certaine manière, ce philosophe français est véritablement le premier à avoir voulu penser le temps en tant que temps. À quel moment dans l'histoire de la philosophie occidentale s'est-on mis à spatialiser le temps ? C'est intervenu à un moment où la science précisément estimait que la meilleure façon de procéder, c'était de manière analytique, en immobilisant les choses. Pour vous donner un exemple précis et être moins abstrait, les premiers philosophes qui ont réfléchi sur le temps s'interrogeaient sur la nature de cette chose fuyante. Vous avez parlé du passé, du présent et du futur. Il est presque impossible de penser le temps parce que dès lors que j'essaie de penser mon présent, il a déjà coulé dans le temps. Le passé, je ne le tiens plus. Le présent, il me fuit au moment même où je parle. Le futur n'est pas encore. Il a fallu un philosophe physicien comme Aristote pour immobiliser les choses. Il a donné la définition suivante du temps. Le temps, dit-il, c'est le nombre du mouvement selon l'antérieur et le postérieur. Déjà, le temps est transformé, il est traduit, puisque la traduction va nous occuper, traduit en termes de mouvement. Il est également traduit en termes d'espace. Or le temps, ce n'est pas seulement le temps de nos horloges, c'est la relation vitale que nous avons envers lui. Gaston Berger a construit la notion de **prospective** précisément sur cette relation vitale que nous pouvons avoir au temps. Non pas simplement des projections mathématiques, c'est la différence entre la prospective et les projections mathématiques : les projections, vous prenez des tendances qui se lisent aujourd'hui au présent et les prolongez dans le futur. Et vous vous dites : il est probable que le futur, dans cinq ans, va ressembler à ceci. Et pour mieux encore affiner la connaissance que vous pouvez avoir du futur, vous essayez de mettre au service de vos prédictions le maximum de puissance de calcul. Or, la prospective qui essaie de penser ce temps vital dont j'ai parlé tout à l'heure va donner évidemment place à un calcul de tendance, parce qu'il ne faut pas que nos projections soient totalement irréalistes non plus, mais elle va laisser beaucoup plus de place à l'imagination. Et l'imagination est nécessaire précisément parce que les choses sont imprévisibles. Vous aurez beau faire les projections les plus solides sur le plan mathématique, et sur le plan du prolongement de vos lignes indiquant quelles sont les tendances lourdes, vous ne pourrez jamais imaginer qu'à un moment donné, l'humanité puisse s'arrêter parce qu'un virus a fait le tour de la Terre. C'est seulement dans l'imagination des écrivains de science-fiction qu'une telle chose est possible. Faire marcher mon imagination en même temps que je peux faire marcher mes capacités analytiques, c'est essayer de réconcilier ces deux facultés en l'humain : la faculté analytique qui est celle qui correspond à notre

temps des horloges et la faculté synthétique, la faculté intuitive, celle qui est dans le mouvement même de la poussée vitale qui est la nôtre. Je vais terminer sur cette grande déclaration de Gaston Berger que j'ai faite mienne : « L'avenir n'est pas ce qui va fatalement se produire, mais ce que tous ensemble, nous allons faire. »

Sabine Duvaleix : Vous avez beaucoup travaillé sur la traduction, et c'est le sujet d'un de vos livres paru en mars 2022, *De langue à langue. L'hospitalité de la traduction*¹. Je vous cite : « Faire l'éloge de la traduction n'est pas ignorer qu'elle est domination, c'est célébrer le pluriel des langues et leur égalité. C'est s'opposer à l'inscription de la traduction dans un monde d'échanges inégal. C'est rappeler la visée du travail même de traduire, de la tâche du traducteur, de son éthique et de sa poétique et de créer de la réciprocité, de la rencontre dans une humanité commune. » La question que j'aimerais vous poser est la suivante : Les scientifiques (j'inclus toutes les sciences, celles dites « dures », les sciences du vivant ou encore les sciences humaines et sociales) sont-ils des traducteurs-médiateurs ?

Souleymane Bachir Diagne : Je le crois. Permettez-moi encore une fois de faire un détour, parce que c'est ce qu'on fait quand on est philosophe. J'ai travaillé en philosophie des mathématiques et de la logique : la rencontre entre la logique et les mathématiques a donné l'algèbre de Georges Boole. C'était de la traduction. C'est précisément le moment où on s'est mis à traduire nos raisonnements dans le langage du système binaire 0 et 1, dont on sait que c'est le langage des ordinateurs aujourd'hui. Ensuite, quand j'ai travaillé sur la philosophie dans le monde de l'islam, c'est encore une histoire de traduction. Celle de la philosophie grecque en langue arabe et des thèmes grecs dans les récits qui étaient des récits islamiques. Ce n'est pas simplement la rencontre de langues. C'est véritablement une rencontre de cultures. Vous avez déjà dans ce second exemple la signification profondément humaniste de la traduction. La traduction rapproche. Grâce à elle, des cultures peuvent se fondre les unes dans les autres. Ainsi, nos cultures humaines ne sont pas des îles, des insularités séparées, mais elles peuvent toujours se traduire les unes dans les autres. La traduction, ce qu'elle effectue, c'est le rapprochement de nos cultures différentes au-delà du rapprochement simple de nos langues. Et c'est en cela que la traduction est un humanisme. La traduction construit des ponts entre les cultures, des ponts entre les langues. Plutôt que d'être enfermé dans nos langues, nous avons une langue commune. **Et cette langue commune, c'est la traduction.** J'expliquais que j'étais, je dis ça d'une manière tonitruante, un philosophe de l'universel. Un philosophe de l'universel, ça veut dire quoi ?

Ça veut dire que je pense que nous vivons un monde où nous avons besoin d'universalité. L'universalité est très fortement chahutée. Dès que vous dites « universel », on vous dit « c'est colonial », « c'est impérial », etc. On a l'impression qu'il faut vivre dans un monde du relatif où chacun a sa culture, protège sa culture, sinon ça devient de l'appropriation culturelle et que les cultures doivent être protégées les unes des autres. Bref, on a un monde aujourd'hui fragmenté parce qu'on a une espèce d'apartheid généralisé dans le monde. Affirmer que le monde est pluriel, qu'il n'y a pas une province du monde qui est la province chargée de représenter l'universel ; dire qu'un monde décolonisé, c'est un monde du pluriel. Les cultures sont équivalentes, les langues sont équivalentes, et elles sont plurielles. Mais se donner un horizon d'universalité qui parte du pluriel de nos langues, c'est précisément considérer que la langue des langues, le langage commun que nous parlons, même si nous avons des langues différentes, c'est la traduction. Et donc la figure que je me donne de l'universel, c'est la figure de la traduction. C'est en ce sens-là que pour moi, la traduction est un humanisme au sens très précis, où la traduction nous permet d'avoir le sentiment d'une humanité commune, d'une humanité partagée, et non pas d'une humanité fragmentée entre des cultures qui seraient autant d'îles, autant d'insularités. **La vieille parole humaniste qui déclare que je suis humain et que rien de ce qui est humain ne m'est étranger est une parole que nous avons intérêt à prononcer aujourd'hui.**

Sabine Duvaleix : Catherine Bastien, vous dites que la perception du vivant est imprégnée des cultures, ce qui génère de la complexité et que par conséquent le dialogue est incontournable. Pour poursuivre l'échange que nous venons d'avoir avec le professeur Souleymane Bachir Diagne, comment restituer la connaissance scientifique et quelles sont finalement les étapes dans cette traduction ?

Catherine Bastien : En tant que scientifique, il faut rester modeste. Notre restitution de la connaissance n'est que partielle. Le vivant est complexe. Les informations qui sont collectées, même si on les rend reproductibles, nécessitent une phase d'interprétation qui est forte : c'est de notre responsabilité, qui est engageante, vis-à-vis de tout le monde, vis-à-vis du vivant qu'on décrit, et qui est engageante aussi vis-à-vis des gens à qui on l'explique et on le partage. Je dirais qu'il faut rester humble, là encore, prendre du temps pour poser quelle restitution faire de la connaissance. Je dirais qu'être traducteur de la science demande du dialogue, parce qu'on y passe beaucoup de temps au-delà de l'observation des faits, parce qu'on essaie d'y croiser des disciplines, de travailler à plusieurs, avec chacun sa culture

1. Diagne, S. B. (2022). *De langue à langue. L'hospitalité de la traduction*. Albin Michel.

de son domaine disciplinaire. Beaucoup d'entre nous qui ont conduit des projets interdisciplinaires ont vu combien il était difficile d'arriver à la première étape, de se mettre d'accord sur ce qu'on allait étudier et sous quelle forme. Il faut être humble et partiel. Dans ce processus de traduction, on reste scientifique du début à la fin. Dans cette posture, on se doit d'expliquer ce qu'on est capable de restituer, ce que l'on a vu ou ce que l'on n'a pas vu, et surtout ce que l'on a validé par **une démarche scientifique**. Je pense que ça fait partie du métier de la recherche et que beaucoup de nos collègues revendiquent à tous les niveaux d'apporter cette information. Il faut pouvoir le dire avec des mots simples que les gens partagent. La notion de traduction, en trouvant les mots communs, pour faire communauté et permettre **l'universalité de la connaissance**, c'est important. Dans nos métiers, on est confronté tout d'abord au monde scientifique, les collègues scientifiques qui sont en attente d'une formulation précise voire technique. Pour que la connaissance scientifique avance, on a besoin de formuler scientifiquement des choses. On a aussi nos partenaires socio-économiques qui sont en attente, qui se sont impliqués avec nous et à qui l'on doit une traduction claire. Puis il y a les étudiants. On a tous des étudiants dans nos laboratoires à qui on apprend à être traducteurs de la science. On a la chance que les résultats de la science soient enseignés ailleurs, à l'université. Il faut que cette transmission et cette restitution puissent passer. Enfin, on est tous dans une société, et du coup l'apprentissage, qui est finalement notre travail au quotidien, ça ne se fait pas que de 8 h le matin à 17 h le soir, ça se fait tout le temps. Je trouve que **cette aisance de traduction dans les deux sens, je dirais aussi bien en version qu'en thème, doit être un exercice à cultiver tout le temps**, parce que finalement c'est la qualité d'un dialogue, et on l'a dit, on a besoin du dialogue en science.

Sabine Duvaleix : Que signifie le concept philosophique **Ubuntu**, « faire humanité ensemble » ? Quel est le proverbe bantu qui évoque ce concept de faire humanité ensemble ?

Souleymane Bachir Diagne : Ubuntu est un proverbe qu'on trouve dans toutes les langues Bantu, parce que les langues bantu, de ce point de vue-là, se ressemblent morphologiquement. Et donc, cette phrase peut aussi bien être une phrase zulu qu'une phrase que vous trouverez également au Zimbabwe. Ce qu'elle dit, c'est qu'un être humain est un être humain grâce à d'autres êtres humains. Celui qui fut le premier président de l'Afrique du Sud post-apartheid, Nelson Mandela, et l'archevêque Desmond Tutu ont pris ce mot comme porteur d'une vision politique et philosophique surtout, pour rappeler la signification profonde d'une phrase comme celle-là. **L'humain réalise sa propre humanité grâce à d'autres humains**. Cela veut dire deux choses. Premièrement, que l'humanité, ce n'est pas quelque chose qui est donné, c'est une tâche. Être humain, c'est être engagé

dans la tâche de réalisation de l'humanité, c'est-à-dire la sienne propre. Je me réalise comme humain et je réalise l'humanité au sens du collectif que nous sommes, de la communauté. Et deuxièmement, cette réalisation s'effectue dans la réciprocité. C'est parce que je suis membre d'une communauté que cette communauté me porte comme individu et me permet de réaliser la personnalité qui doit être la mienne. Que l'humanité soit une tâche et que cette tâche s'accomplisse dans la réciprocité, c'est la grande leçon que portait ce mot qui était un mot banal avant d'être un concept philosophique, le mot d'Ubuntu. Et ce mot est devenu un concept important dans la justice transitionnelle au sens où c'est une justice qui est rendue mais pour ouvrir l'avenir. Nous parlions tout à l'heure du fait que nos actions doivent être des actions en fonction de l'avenir. Les actions qui devaient être entreprises, et ce n'était pas simple, évidemment, devaient l'être en fonction du futur et non pas du passé de l'apartheid. Sortir du tribalisme pour construire une seule et même humanité. Et la logique tribale pour en sortir, il faut le faire d'un seul bond. Vous ne pouvez pas le faire de proche en proche.

La signification profonde d'Ubuntu est l'idée que nous devons pouvoir faire humanité ensemble afin d'habiter ensemble la Terre. Cet aspect est important, parce que les défis qui sont les nôtres aujourd'hui, en particulier les défis environnementaux, commandent que nous soyons une seule et même humanité. Que nous soyons une seule et même espèce. Les défis les plus importants auxquels nous sommes confrontés aujourd'hui commandent que nous y répondions comme une seule et même humanité. L'Afrique aujourd'hui décide de construire une muraille verte pour arrêter la désertification, cette entreprise intéresse la totalité de l'humanité. Ça veut dire que nous sommes arrivés, comme jamais auparavant, à un stade où la politique que nous menons doit être une politique d'espèce. Nous devons avoir des politiques en tant qu'espèce humaine. Ça veut dire que nos politiques doivent être aujourd'hui des cosmopolitiques, des politiques cosmiques, comme peut en mener une seule et même humanité. Et c'est cela, me semble-t-il, la signification qu'Ubuntu porte, au-delà de l'exemple purement sud-africain, pour l'humanité dans son ensemble aujourd'hui.

Sabine Duvaleix : Catherine Bastien, « comment faire humanité ensemble » ? Aujourd'hui, comment redonner du pouvoir d'agir avec toute la pluralité de notre communauté scientifique, de nos champs disciplinaires, des approches que l'on adopte ? Comment faire ensemble en s'appuyant sur la pluralité et les individualités ?

Catherine Bastien : Je me permets de dire que même si je suis impressionnée par cette nécessité de faire humanité, je trouve que ça fait un peu peur. Pour ne pas rester figée par cette peur, je vais me rapporter à une vision de système et de diversité de composants du système qui est peut-être déjà notre maison

INRAE. Il y a tout d'abord cette notion de base de partage de projets communs, du sens du projet commun qu'il faut se dire, se redire, parce qu'on va en avoir besoin tout au long du chemin, parce que c'est ça qui va tenir dans la durée quand ça ne sera pas forcément facile. Dire qu'on a bien une ambition partagée, commune, c'est important. La deuxième, c'est de dire et reconnaître qu'on est un grand établissement, mais, puisqu'on est nombreux et diversifiés, c'est une richesse. Ne pas oublier ni gommer cette richesse. Ne pas chercher à la simplifier, la prendre telle qu'elle est dans la recherche de tous les jours. Je pense que c'est comme ça aussi qu'on fait de belles choses. Vous² êtes là pour représenter aussi la **diversité des métiers et la diversité des investissements dans l'action**. Tout le monde a sa place dans cette action, elle est possible. Il faut tous qu'on s'organise pour la réaliser. J'aimerais bien aussi qu'on dise que pour se mobiliser, parce qu'il faut qu'on y aille, on n'a pas toujours le temps de faire des plans stratégiques à vingt ans et d'ajouter trois ans pour opérationnaliser ces plans, on a besoin d'y aller tout de suite. C'est mettre de côté un certain nombre de choses encombrantes et qui ne facilitent pas les interactions en faveur de l'action. Si on pouvait, je me permets de rêver aujourd'hui, oublier la notion de compétition et remettre en valeur la notion de **coopération**. On peut promouvoir la coopération. Moi, j'y crois. J'en ai des preuves flagrantes au travers de nombreux événements qui se passent dans nos collectifs. Je veux dire : « on a de beaux exemples à accompagner ». Ensuite, c'est faire confiance. C'est la notion de confiance que j'aimerais qu'on ait tous. Et faire confiance, c'est se faire confiance, d'abord. Il faut être un peu égoïste, parce que, en se faisant confiance je pense qu'on apportera beaucoup aux autres. Et puis faire confiance aux autres. En tant que scientifique, on est exercé à pratiquer et recevoir la critique. Mais ayons la critique positive qui ne bloque pas l'avancée parce que sinon, on n'y arrivera pas. Dans cet Ubuntu, il y a également un point important qui me frappe, c'est le fait de prendre conscience de la nécessité des interactions entre les individus. Elles peuvent prendre différentes formes. Soignons les interactions. La recherche n'est pas qu'une somme de projets. Elle ne se définit pas seulement par la tâche 1, la tâche 2, la tâche 3, etc. Elle intègre toutes les interactions. Et plus on aura nourri les interactions en interne, plus on sera à même de nourrir des interactions au-delà de nous, au-delà d'INRAE, pour pouvoir assurer cette transmission. Je suis peut-être optimiste, mais je trouve qu'on a encore beaucoup de capacités en nous et il suffit de s'y mettre.

Sabine Duvaleix : Souleymane Bachir Diagne, vous écrivez : « La traduction contribue à la tâche de réaliser l'humanité, et même mieux : elle s'y identifie. Justement parce que son travail est de s'opposer à « l'apartheid » pour ouvrir la tribu à l'entre-connaissance, parce qu'elle est « l'opération par laquelle les cultures [...] deviennent étrangères à elles-mêmes, en se différenciant d'elles-mêmes – étrangères aux images figées qu'elles se font d'elles-mêmes [...] ». Se décentrer pour s'ouvrir au principe d'humanité fait en effet tout le prix de « l'épreuve de l'étranger ». Pour terminer cette conférence, pouvez-vous commenter ces tous derniers mots, « **se décentrer pour s'ouvrir aux principes d'humanité** » ?

Souleymane Bachir Diagne : Je suis heureux de terminer sur la notion de décentrement et de donner un exemple précis, qui vient des langues. Si vous ne connaissez qu'une seule langue, dit Goethe, vous ne la connaissez pas. Pourquoi ? Si vous ne parlez que français, vous ne connaissez pas la langue française parce que vous ne vous rendez pas compte de ses particularités. En français, en général, on va du sujet de l'action, l'action elle-même, à l'objet sur lequel s'exerce l'action. En allemand, vous construisez vos phrases autrement. Le chemin le plus court de vous-même à vous-même, en termes de compréhension de qui vous êtes, passe par l'autre, de ce point de vue-là. Vous vous décentrez dans une autre langue. À partir d'une autre langue, vous pouvez voir les particularités de la vôtre, la manière dont la vôtre vous relie au monde, la vision du monde dont votre langue est porteuse. Et c'est simplement cela, la notion de décentrement. L'expression « l'épreuve de l'étranger » qui est dans ma citation, je l'ai mise entre guillemets parce que l'épreuve de l'étranger, c'est le titre d'un ouvrage du philosophe de la traduction Antoine Berman. **La traduction, c'est se mettre à l'épreuve de l'étranger**. Parce que ça ne va pas de soi. Ceux qui ont fait un travail de traduction, quel qu'il soit, se rendent bien compte qu'une langue, ça résiste. Traduire dans une autre langue, ça ne va pas de soi. Souvent, le meilleur moyen de traduire, c'est de trouver des périphrases, de tourner autour, de dire les choses autrement, par souci de fidélité. Les Italiens l'ont bien compris quand ils disent « traduttore traditore », le traducteur est un traître. C'est une trahison parfois nécessaire pour la fidélité précisément à ce que l'on veut rendre. C'est en cela, si vous voulez, que la traduction, encore une fois, est ce qui nous donne le mieux le sens d'une humanité partagée. Parce que vous aurez fait cet effort de décentrement, vous vous serez mis à l'intérieur d'une autre langue pour regarder la vôtre. Vous vous serez mis à la place de quelqu'un d'autre pour vous regarder vous-même. Vous êtes en mesure de mener cette coopération précisément parce que vous êtes en mesure de penser à la place

2. Il s'agit des participants au premier atelier participatif INRAE bas carbone, sélectionnés parmi les agents volontaires qui ont souhaité contribuer à la réflexion sur la décarbonation de l'institut.

de l'autre également. Et c'est la meilleure manière de construire cet Ubuntu de la coopération à l'intérieur de communautés, si petites soient-elles. Et c'est au fond cela, cet esprit de coopération dont je suis heureux que vous ayez parlé tout à l'heure, si on veut bien comprendre que Ubuntu, ce n'est pas l'effacement de la différence que j'apporte dans l'équipe³, c'est au contraire l'exaltation de la différence que j'apporte dans cette équipe. Simplement, cette exaltation passe précisément par la réciprocité. C'est l'idée que je suis un meilleur spécialiste dans ma discipline si je suis capable de me décentrer dans la discipline de quelqu'un d'autre. L'interdisciplinarité, la transdisciplinarité, c'est au fond aussi cet effort de décentrement. Se mettre à la place de quelqu'un d'autre, c'est probablement la chose la plus difficile qui soit, y compris dans les couples que nous formons, les couples d'amis, les couples d'amants, etc. C'est également la chose la plus difficile qui soit dans une équipe, mais c'est à cela que précisément nous devons travailler, faire communauté ensemble et apprendre la signification profonde de ce mot très joli, très beau, qui est la réciprocité. ■

3. Souleymane Bachir Diagne fait ici référence à l'équipe des Celtics de Boston. Il s'agit d'un exemple qu'il a développé pendant la conférence sur la gestion des grandes stars du basket, dont les egos démesurés peuvent nuire au collectif, par l'entraîneur de basket-ball Doc Rivers des Celtics de Boston. La solution trouvée par Doc Rivers a été de leur enseigner la philosophie Ubuntu : « C'est l'art de faire briller au maximum le talent qui est le mien en faisant briller le talent de l'équipe à laquelle j'appartiens. »



Cet article est publié sous la licence Creative Commons (CC BY-SA). <https://creativecommons.org/licenses/by-sa/4.0/>

Pour la citation et la reproduction de cet article, mentionner obligatoirement le titre de l'article, le nom de tous les auteurs, la mention de sa publication dans la revue « NOV'AE », la date de sa publication et son URL.